

Pour fiche de consolation nous promettons à nos fumeurs et priseurs un excellent article à ce sujet, écrit pour la *Semaine Agricole*, par un médecin très distingué et qui ne manquera pas de leur faire plaisir puisqu'il rendra justice à la cause.

SAVON.

Le bon savon de commerce est fabriqué avec de l'huile d'olive de qualité inférieure ou de la graisse et de la soude ; il doit être blanc, dur, sec et se dissoudre facilement dans de l'eau de pluie ; il doit, en outre, quand on l'agite dans cette eau, donner une mousse abondante, en même temps qu'il s'en dégage une odeur fraîche et agréable. — Sous ces divers rapports, le savon dit de *Marseille* jouit d'une réputation bien méritée.

Altération du savon. — Le meilleur savon s'altère lorsqu'on le laisse pendant un certain temps exposé à l'humidité ; il se ramollit, alors, devient visqueux, gluant, et perd la plus grande partie de ses propriétés. Il est donc convenable de n'acheter que du savon bien sec et ferme.

Falsification du savon. — On falsifie le savon en y mêlant en plus ou moins grande quantité de la craie réduite en poudre et tamisée, et cette falsification est d'autant plus facile qu'elle donne au savon plus de blancheur et de fermeté ; mais il est aussi très-aisé de la reconnaître ; il ne faut pour cela que faire dissoudre dans de l'eau un peu de savon ainsi falsifié, et de passer le tout au filtre de papier ; l'eau et le savon dissous passeront, mais la craie restera sur le papier.

Les épiciers, en général, falsifient le savon en l'imprégnant d'eau, afin d'en augmenter le volume et le poids. On peut ne pas s'apercevoir de cette fraude si l'on emploie ce savon aussitôt qu'on l'a acheté ; mais si on le conserve quelque temps, on le voit jaunir, s'aplatir, et se racornir.

Nota. — Nous ne parlons ici que des savons de bonne qualité, et non de ceux ayant pour base la thérébenthine dont on fait aujourd'hui grand usage, malgré l'insupportable odeur qu'il donne au linge,

Hiver est fort bonne saison
Quand on a pour faire toison.
Hiver dure, a qui le grand froid
Fait brûler bien plus qu'il ne doit.

—
Amasser en toute saison,
Dépenser selon la raison,
L'on fait ainsi bonne maison.

—
Il n'y a point de danger
La lune est renouvelée.

—
Au cinq de la lune on verra
Quel temps tout le mois donnera.

—
La lune pâle est pluvieuse,
La rougeâtre toujours venteuse,
La blanche amène le beau temps.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR
HENRI CONSCIENCE.

XVI

LES CHERCHEURS D'OR.

—Vois-tu de l'or? demanda Donat. Pour moi, je ne vois que du gazon et des fleurs jaunes.

—Tais-toi bavard, murmura Pardoës.

—Je me tais, je me tais ; mais qu'y a-t-il, pardieu?

Le Bruxellois leur fit signe de s'arrêter, s'avança de quelques pas, toujours courbé vers la terre. Puis, se tournant vers ses compagnons, il dit :

—Prenez vos fusils en main à tout hasard.

—Eh bien ! eh bien ! que va-t-il se passer ici, pour l'amour de Dieu ? Je ne vois âmes qui vive. Ce ne sont assurément pas ces sapsins qui nous mangeront ?

—Pas de bêtises, Kwik ; c'est très-sérieux. Ne remarquez-vous pas, messieurs, là devant vous sur le gazon, et ici sur cette place humide, ces traces de pas ?

—J'ai beau écarquiller les yeux ; je crois que je suis devenu aveugle, murmura Kwik.

—Avec un peu d'expérience et de pénétration, continua le Bruxellois, on peut deviner à ces signes confus, qui a passé ici, combien ils étaient, et même quelle sorte d'hommes c'était. Voyez, l'empreinte n'est pas aussi large que celle de nos pieds et tout à fait sans traces de clous. Des Mexicains ont passé par ici. La partie antérieure du pied est marquée profondément, tandis qu'à la plupart des empreintes on ne voit pas le talon. Ils ont donc couru. Des voyageurs paisibles ne courent pas. Ce sont donc des *salléadores* ou voleurs de grand chemin.

—Mais, remarqua Victor, la pointe du pied est tournée vers nous. Les gens qui ont passé ici sont derrière nous et s'éloignent.

—Est-ce pour cela que tu nous mets encore la mort dans l'âme ? grommela Donat. Qui sait si ces *sal..... sal.....* ces brigands ne sont pas déjà à San-Francisco ?

—Il ne s'est pas écoulé une heure depuis que les empreintes sont faites, répliqua le Bruxellois très-sérieusement, d'une voix grave. Et comme je ne les ai pas remarquées plus tôt, les *salléadores* doivent être grimpés quelque part sur les collines. Quoi qu'il en soit, tenez vos fusils en main, et jetez en marchant les yeux à droite et à gauche, derrière et devant vous. Du silence ! surtout du silence !

La solennité de cet ordre fit quelque effet, du moins sur Donat, quoiqu'il tâchât de le dissimuler. Il se tenait maintenant près du Bruxellois et tournait sans cesse la tête, probablement parce qu'on lui avait dit que les brigands étaient derrière eux.

Ils avaient marché pendant près d'une demi-heure sans entendre le moindre bruit. La

vallée s'était élargie, mais ils allaient entrer de nouveau dans un défilé assez étroit.

Le Bruxellois s'arrêta et dit :

—Reposons-nous ici pendant quelques minutes. Je vous conjure, camarades, d'être toujours sur vos gardes, de bien regarder tout ce que vos yeux peuvent atteindre et de faire bien attention au moindre bruit qui frappe vos oreilles. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontré de dangers, parce que j'ai eu soin d'éviter la route ordinaire des chercheurs d'or. A présent, cela devient impossible. Dans cette vallée, entre la rivière de l'Ours et le Yuba, les directions se croisent. S'il y a des *salléadores* ou brigands, nous pouvons les rencontrer dès à présent à chaque instant. Donc, soyez toujours prêts à la défense, surtout quand notre route est dominée par des collines ou par des bois, comme en ce moment et comme cela durera pendant quelque temps encore.

Ils continuèrent à avancer et ne rencontrèrent rien jusqu'au moment où ils atteignirent la fin du défilé. Là, Kwik sauta tout à coup en arrière avec un cri d'angoisse.

—Qu'y a-t-il ? que vois-tu ? s'écrièrent les autres.

—Là ! là ! répondit Kwik, toute une bande de brigands !

Tous s'arrêtèrent et tinrent leurs armes prêtes ; car ils voyaient devant eux, au pied d'une colline et à moitié cachés, quatre hommes acculés contre les arbres et dont les deux premiers étaient appuyés sur de longs fusils.

—Eh bien ! que ferons-nous ? murmura Creps. Nous ne pouvons pas rester ici irresolus. Ils ne sont que quatre. Pourquoi craindre.

—Oui, mais la prudence est aussi du courage. Ils sont peut-être plus que nous ne croyons. Observons un instant quelle peut être leur intention. C'est étonnant, ils nous remarquent ; et, si je ne me trompe, ils rient.

—Venez, avançons, dit Roozeman ; reculer est impossible. Si ces hommes veulent nous attaquer, ils peuvent nous atteindre dans tous les cas.

—As-tu peur, Pardoës ? demanda Jean Creps.

—Peur ? Je suis prudent. Vous ne connaissez pas le pays. Mais il n'y a pas d'autre moyen. En avant donc... et au moindre mouvement hostile, faisons feu !

Ils poursuivirent leur chemin. Lorsqu'ils passèrent devant les brigands supposés, à une quarantaine de pas, ceux-ci ne bougèrent point et restèrent appuyés sur leurs fusils, sans dire un mot, et même sans répondre autrement que par un grognement bref et un léger signe de tête au salut qui leur fut adressé.

A peine les Flamands se furent-ils éloignés d'une demi-portée de fusil, que Donat s'écria avec étonnement.

—Bonté du ciel ! en croirai-je mes yeux ? C'est, pardieu, la moustache rousse du Jonas.

—Tu t'es trompé, dit Roozeman. Il n'est pas parmi eux.

—Si, il y est, en chair et en os... mais sans son épaisse barbe, qu'il a probablement fait